

Ciné-Bulles

Le déclin de la machine : Commentaire critique / *Le Vendeur* de Sébastien Pilote, Québec, 2011, 107 min

Zoé Protat

Volume 29, numéro 4, automne 2011

URI : id.erudit.org/iderudit/64971ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2011). Le déclin de la machine : Commentaire critique / *Le Vendeur* de Sébastien Pilote, Québec, 2011, 107 min. *Ciné-Bulles*, 29 (4), 10-11.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2011

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Le déclin de la machine



ZOÉ PROTAT

Marcel Lévesque est vendeur de voitures depuis toujours et, depuis toujours, il est le meilleur. Les trophées s'accumulent dans son bureau et sa carte professionnelle lamée à la feuille d'or le proclame « maître ». Son travail, c'est toute sa vie; il l'accomplit avec minutie, passion et obstination parfois, refusant la retraite, se jugeant indispensable à son garage. Marcel Lévesque est aussi un homme seul. À 67 ans, il n'a que sa fille adorée, Maryse, et son petit-fils, Antoine, pour meubler ses loisirs d'un amour débordant. Et la vie s'écoule, simplement et tranquillement, dans la petite ville de Dolbeau-Mistassini. Même l'horrible catastrophe qui s'abattra sur la réalité de Marcel Lévesque ne changera, en apparence, presque rien...

Après un seul et unique court métrage (**Dust Bowl Ha! Ha!**), **Le Vendeur** est le premier long métrage de Sébastien Pilote. C'est aussi une grande réussite qui a déjà enthousiasmé plusieurs festivals. Le jeune réalisateur a choisi de filmer sa région, celle du Saguenay-Lac-Saint-Jean, à travers un scénario au fil narratif très simple, sans toutefois être mince. Dès les premières images,

le spectateur est happé par le quotidien de Marcel Lévesque, la vie « ordinaire » du vendeur de voitures et de sa ville, paralysée par l'arrêt de travail à durée indéterminée décrétée à l'usine de pâtes et papiers. Au générique, nous ne serons pas étonnés de retrouver Bernadette Payeur, productrice, entre autres, des films de Bernard Émond et de Catherine Martin. À première vue, le parallèle apparaît évident: il s'agit de cinéma silencieux, contemplatif et grave, à la spiritualité marquée. Mais au final, les effets sont cependant tout autres. Lorsque les personnages d'Émond et de Martin semblent parfois contemplés de loin (ou de haut) par une vision omnisciente et distanciée, Sébastien Pilote filme son vendeur et son entourage avec une infinie tendresse, une proximité toute charnelle.

Le Vendeur est une esquisse très subtile d'un monde en perdition, celui des régions industrielles, des usines-poumons de villes éloignées, celui de l'automobile aussi. Les jeunes qui quittent pour les grandes villes, le chômage, l'incertitude et l'ennui, tout est là. Le vendeur de voitures ne travaille pas à l'usine, mais tout son univers en souffre.

« L'usine a toujours été là, elle va rester là, c'est certain »: difficile d'envisager une autre réalité que celle qu'on connaît depuis des lustres. Malgré tout, Pilote ne propose aucun pensum idéologique. Son film est avant tout l'histoire d'un homme qui se définit par ses rôles sociaux: un père et grand-père pétri de fierté, un travailleur d'un autre temps, un employé « à l'ancienne », loyal à l'entreprise, raffinant ses techniques de vente jusqu'à la perfection. Une façade qui aura bien du mal à s'effriter.

Formellement, le film semble dépouillé, mais cette sobriété est toute travaillée. Le récit est ponctué par le nombre de jours de fermeture de l'usine, nombre glacé qui tombe continuellement comme un couperet inattendu, mais ô combien régulier. De nombreuses séquences « descriptives » s'attardent à examiner le quotidien de la région. Les journées d'hiver sont invariablement rythmées par le bruit des souffleuses qui déneigent les voitures au petit matin. Les ouvriers de l'usine, chômeurs contraints, tentent de se réchauffer autour d'un feu. Il y a le garage, le salon de coiffure de Maryse, l'arène où le petit Antoine joue au



hockey. Toutes ces images s'écoulent, s'étirent et se passent généralement de commentaires. Et comme c'est souvent le cas, le film s'étire parfois légèrement en longueur. Un montage plus resserré aurait fait gagner en force sa partie médiane, avant de voir débouler un climax tardif. Mais dans toute cette quotidienneté, il y a malgré tout des instants carrément insolites, comme cette étonnante bénédiction de motoneiges (!) suivie d'une kermesse où le curé reproche à Marcel de ne pas venir régulièrement à l'église. Ce dernier lui rétorque qu'il ne le voit pas souvent au garage non plus. S'entrechoquent alors sous nos yeux deux « religions », celle de Dieu et celle de l'automobile, dans une allégorie surprenante mais très évocatrice.

Ce parallèle se poursuit à travers le personnage-symbole du vendeur, celui qui peut offrir l'essence du rêve et persuader sa clientèle que tout est possible, même si cela doit les mener à la ruine. Suave et complice, Marcel Lévesque aime appeler son client « mon ami ». Il est là pour faire le bien : du curé au vendeur de voitures, il n'y a qu'un pas. Les dialogues sont souvent

savoureux, parfois même drôles lorsqu'ils reprennent le baratin classique ayant fait la réputation des « vendeurs de chars ». Dans ce rôle, Gilbert Sicotte livre une performance immense. Aussi à l'aise dans la bonhomie caustique que dans les silences douloureux ou les explosions d'émotion, l'acteur fait littéralement vibrer le film et chavirer le cœur du spectateur. Son Marcel Lévesque est l'expression la plus pure de la grandeur au quotidien.

Si Sébastien Pilote ne fait pas dans le démonstratif, il ne fait pas non plus dans le minimalisme abscons. L'hiver, filmé dans toute sa rigueur, offre des images magnifiques d'austérité. L'émotion n'a guère besoin d'être expliquée, mais elle n'est aucunement contrainte. Malgré l'infinie tristesse qu'il charrie, **Le Vendeur** n'est jamais froid. Au contraire, les sentiments qu'il véhicule sont si forts qu'ils atteignent parfois l'insupportable, nous remuant au plus profond de notre être. Le premier film de Sébastien Pilote est une œuvre honnête et humaniste sur des sujets généreux : l'amour filial, la compassion, le deuil, la fin d'une vie et d'un certain monde. Un programme chargé mais

accompli pour un film lucide et saisissant. (Sortie prévue : 11 novembre 2011) ■



Québec / 2011 / 107 min

RÉAL. ET SCÉN. Sébastien Pilote **IMAGE** Michel La Veaux **SON** Gilles Corbeil, Olivier Calvert et Stéphane Bergeron **MUS.** Pierre Lapointe et Philippe Brault **MONT.** Michel Arcand **PROD.** Bernadette Payeur et Marc Daigle **INT.** Gilbert Sicotte, Nathalie Cavezzali, Jérémy Tessier, Jean-François Boudreau **DIST.** Les Films Séville